

L'esprit de coopération

L'actualité du Collège est marquée par la publication des Actes du colloque que nous avons organisé les 17 et 18 janvier 2018. *L'art de coopérer. Manager l'entreprise de demain*, tel en est le titre.

Depuis sa fondation, le Collège s'est donné pour mission de permettre aux acteurs de la cité – éducateurs, médecins, avocats, entrepreneurs – d'interroger les enjeux de leur pratique pour que les progrès techniques que connaissent leurs domaines s'accompagnent d'un surcroît d'humanité qui seul pourra en faire un bien. À une technique qui règle les choses au micron, il nous faut une pensée réglée au millimètre.

C'est ainsi que nous ne pouvons rester étrangers aux évolutions du monde économique, encore moins considérer ces évolutions comme un destin qui nous laisserait à la fois muet et impuissant, parfois satisfait mais toujours stupide. La venue de Bernard Stiegler au mois de mai nous a délivrés de cette torpeur. La grandeur de l'œuvre de Stiegler est que tout y est pensé du point de vue de l'esprit, c'est-à-dire du meilleur de l'homme, du meilleur et du toujours menacé. « Qu'est-ce que la richesse ? », voilà la question toute simple par laquelle Bernard Stiegler nous a réveillés de notre sommeil dogmatique, en appelant de ses vœux une coopération entre économistes, philosophes et politiques pour penser à nouveaux frais la richesse et repenser ainsi notre rapport aux biens de ce monde. Bernard Stiegler n'est pas venu en complice de nos convictions spirituelles, lui qui ne cesse de méditer Marx, il est venu en ami et a suscité ainsi le désir d'être des amis les uns pour les autres, unis par la recherche de la vérité.

Bruno Roche
Directeur



SOMMAIRE

Édito	1
<i>Peut-on coopérer sans amitié ?</i> par Bruno ROCHE	2
Nouvelles du Collège	5
Agenda et conseils lecture	6

Peut-on coopérer sans amitié ?

Le texte qui suit est un extrait de la contribution de Bruno Roche aux Actes du colloque intitulés *L'art de coopérer. Manager l'entreprise de demain*, publiés chez *Peuple Libre* en mai 2018.



Bruno Roche,
philosophe et directeur du
Collège Supérieur

Chacun s'accordera sur le constat que l'entreprise n'est plus un monde à part, une « société » dans la société avec ses fonctionnements propres et ses règles propres, ceux de l'activité économique et de la sphère du travail marchand. Ce modèle a vécu, qui séparait de manière étanche une sphère privée dédiée à la famille et aux loisirs et une sphère professionnelle dont on acceptait d'assez bonne grâce les contraintes hiérarchiques, la rigidité organisationnelle et la concentration du pouvoir. L'entreprise n'est plus cet état dans l'état, la sphère économique est de plus en plus poreuse aux aspirations psychologiques, écologiques, spirituelles de l'époque et tout se passe comme si la vie y réclamait maintenant ses droits.

C'est dans ce nouveau contexte que se pose avec une insistance particulière la question du degré ou du niveau de coopération dont les organisations sont capables ; car, à y regarder de plus près, les nouvelles aspirations des nouvelles générations - celles pour lesquelles nous devons penser les organisations de demain - convergent vers une même demande, celle d'un surcroît de « co » (communauté, coresponsabilité, codécision, coopération...) qui est la revendication d'un surcroît d'« ensemble » ou de « avec l'autre » ; cette nouvelle attente ne saura être satisfaite par plus de collaboration - addition de compétences complémentaires - mais est en quête de relations de coopération, c'est-

à-dire de relations dans lesquelles chacun se sent mobilisé à part égale dans la réalisation d'une œuvre commune.

Cet appel du « co » comme désir de la coopération peut se comprendre à partir de tendances sociologiques qui ont peu à peu modifié notre géographie mentale et donc la manière de formaliser les attentes ou les idéaux qui sont les nôtres.

Le sentiment d'égalité

Comme premier signe, je soulignerais d'abord le développement irrésistible du sentiment d'égalité. Si nous lisons bien Tocqueville (« De la démocratie en Amérique »), nous y voyons une prophétie : les sociétés démocratiques vont connaître une progression et un triomphe pour ainsi dire irrésistible et irréversible du sentiment d'égalité. Égalité des conditions, égalité dans les processus de reconnaissance. Ce que décrit Tocqueville c'est le fait que la caractéristique des sociétés démocratiques modernes est le développement des relations de ressemblance. Le point qui me paraît crucial pour comprendre notre temps est que cette ressemblance crée soit des amis - il n'y a d'amitié que dans la relation d'égalité - soit des rivaux. C'est parce qu'il n'y a plus rien entre la rivalité et l'amitié que notre monde contemporain cherche avec tant de passion et d'inquiétude les clés du « vivre-ensemble »

». Mais cette quête est éperdue parce qu'elle est vaine : il n'y a rien entre la rivalité et l'amitié. On voudrait qu'il y ait quelque chose mais il n'y a plus rien. Et comme il n'y a plus rien on met des mots, on remplit ce vide de mots, on s'étourdit de leur répétition. Voilà pourquoi collaboration ne nous suffira pas, il nous faut coopération. Nous voulons être soit des rivaux, soit des amis. Soit la concurrence, soit la coopération. Ce qui me paraît être l'alternative dans laquelle nous sommes aujourd'hui rendus, alternative qui va se déployer dans les années qui vont venir.

Le consentement

Le deuxième point, c'est la prépondérance du consentement. On ne peut plus aujourd'hui obliger dans l'entreprise, dans la famille, dans le couple, on ne peut plus obliger quelqu'un à faire quelque chose à quoi il n'a pas consenti. Chacun est aujourd'hui fondé à réclamer le consentement pour l'action qu'on exige de lui. Il n'est pas très étonnant que le président Macron veuille célébrer en grandes pompes Mai 68, car symboliquement mai 68, c'est la victoire du consentement sur l'autorité. Il est indéniable qu'en accordant au consentement une place prépondérante, en satisfaisant la demande de consentement des individus, nous affaiblissions le rapport d'autorité compris comme ce rapport qui se fonde sur une parole qui se situe elle-même hors du champ du débat. Il n'y a plus aujourd'hui, ni pour les patrons ni pour les chirurgiens - les médecins ont été les derniers mandarins à résister à ce processus, ni pour les enseignants (qui ont été emportés tout de suite renonçant à tous les signes extérieurs de l'autorité - costumes, cravates, estrades - avant de renoncer à l'autorité de leur propre parole dans une sorte de salto mortale), ni pour personne, de paroles qui puissent prétendre être au-dessus du débat ; ce qui traduit le fait qu'aucune sphère d'activité ne peut résister à cette demande du consentement, à cet impératif, pour ainsi dire, du consentement ; et dans consentement il y a « co », il y a discussion entre égaux, il y a dans le moment du consentement, la reconnaissance par chacun de son pouvoir d'orienter ses choix ; Dès lors, la demande de consentement nous conduit nécessairement à des organisations plus coopératives, plus coopérantes, puisque

*Chacun veut être
reconnu à la mesure
de ce à quoi il consent
librement.*

nul ne supporte d'être seulement intégré à une hiérarchie dans laquelle il disparaît comme le sucre dans le lait chaud. Chacun veut être reconnu à la mesure de ce à quoi il consent librement. Tocqueville nous dit croissance irrésistible de l'égalité, Mai 68 nous dit croissance irrésistible et parallèle de la liberté ; ce qui nous donne : liberté, égalité, coopération. C'est-à-dire que finalement, la manière de résoudre la contradiction, l'antinomie ou l'antagonisme entre la liberté et l'égalité, c'est pour toutes les organisations de se structurer autour de la coopération. Nous pouvons donc, sans grand risque, faire le pari que les organisations qui ne seront pas capables de cette transformation culturelle seront de plus en plus inadaptées à leur temps.

Le désenchantement

Le troisième facteur sociologique de notre temps, celui qui a probablement le plus recomposé notre géographie mentale, c'est le fameux désenchantement que Marcel Gauchet a si bien analysé. Désenchantement généralisé qui a fait que le souci du sens est devenu une préoccupation sociale majeure comme pour en exorciser le vide ou l'absence... Le désenchantement c'est le fait que nous sommes fondés à ne plus voir de sens collectif, de sens universel, de sens général. Voilà pourquoi, devant la difficulté de trouver un sens global à la grande histoire que nous vivons ensemble, nous sommes en train, faute de grive, de nous bricoler localement des structures de sens. Ce sens qui devient introuvable au niveau universel ou au niveau collectif, nous en produisons un ersatz dans des structures locales d'enchantement.

Coopérer, c'est toujours coopérer localement, donner du sens localement, parce que cela suppose une relation vivante, une étreinte commune du réel. Dans un monde de l'entreprise où on ne rencontre bien souvent que des procédures, des chartes et des process, où le sens de ce que nous faisons ne nous apparaît pas toujours clairement, où l'insécurité bride les relations dans ce qu'elles ont de vraies et de spontanées, le sens tend à se recomposer à sa périphérie, dans la banlieue des activités associatives et culturelles, par lesquelles nous étreignons une réalité modeste mais bien là, bien vivante.

L'éthique de la résilience

Un quatrième et dernier facteur est celui de la promotion continue et irréversible de l'éthique de la résilience. Nos sociétés contemporaines, en tout cas en Occident, sont animées maintenant par une éthique de la résilience, c'est-à-dire par la conviction que les choses sont plus fragiles, plus incertaines, plus difficiles, qu'elles sont éphémères, que les équilibres mêmes sont éphémères, que les changements sont de plus en plus disruptifs, qu'on est de moins en moins armé pour surmonter ces changements, et la conviction qu'il faut développer des systèmes qui soient à la fois plus soutenables, plus agiles, plus souples, moins intrusifs. Évidemment, cette éthique de la résilience s'applique aussi et peut-être d'abord à notre relation au monde, aux choses, à la nature. Nous appelons de nos vœux une éthique écologique de la résilience ; et quand on considère ces écosystèmes que constituent les organisations de travail, quand on mesure leurs impacts psychologiques, on demande que les systèmes soient plus résilients ; et pour qu'ils soient plus résilients, il faut qu'ils soient davantage fondés sur la coopération.



Par conséquent, dans une société plus tendue qui connaît, la confusion des fins et qui nous place dans une insécurité constante, l'impératif moderne devient celui d'avoir de l'amitié les uns pour les autres. Nous entrons dans un monde dans lequel il devient absolument déterminant, décisif, dans lequel notre attente éthique, psychologique, morale, métaphysique, c'est d'avoir de l'amitié les uns pour les autres. Et ce que nous cherchons à faire au Collègue Supérieur toute l'année, c'est précisément de se témoigner, dans l'exercice de la pensée, de l'amitié les uns pour les autres.

*Notre attente, c'est
d'avoir de l'amitié les
uns pour les autres.*

Avoir de l'amitié les uns pour les autres, quels que soient les uns, quels que soient les autres, avoir de l'amitié pour la nature, avoir de l'amitié pour notre monde et pour notre temps, de la même manière. Nous sommes, autrement dit, sommés « d'entrer en amitié avec », et qu'est-ce que c'est que coopérer si ce n'est entrer « en amitié avec ». Non pas « être l'ami de » car il y a quelque chose d'électif dans l'amitié, mais « entrer en amitié avec ». Et qu'est-ce que c'est qu'« entrer en amitié avec » si ce n'est se rendre disponible à l'offrande de la présence de l'autre, car toute présence est une offrande qu'il faut savoir recevoir. On voit bien dans quelle mesure cet impératif peut apparaître d'abord éloigné de l'entreprise, parce que dans l'entreprise il y a des dispositifs, des fonctions, des procédures, des humeurs et que c'est ainsi très rare que dans l'entreprise on soit en relation avec l'autre, ce sont des moments d'une grâce et d'une rareté infinies. C'est bien naturel d'ailleurs, c'est l'efficacité économique qui commande les rapports, et les relations disparaissent derrière les rapports. Dans ces moments-là, je me rends disponible à l'offrande de la présence de l'autre ; comme je peux me rendre présent à l'offrande de la présence de la nature, et peut-être nous rendre disponibles à l'offrande de la présence de Dieu, de ce Dieu qui fait lui-même l'offrande de sa présence. Or, je crois que cette disponibilité, et là je me laisserais inspirer par Emmanuel Lévinas, suppose une expérience du dépouillement, suppose que l'autre m'apparaisse en un sens comme désarmé et que je m'expose à lui comme désarmé. Non pas selon le critère de la force, qui a tellement cours dans les organisations économiques qui veulent lutter les unes contre les autres, se surmonter, etc., mais selon le critère de la faiblesse ; ce qui veut dire être rendu à sa propre pauvreté. Ainsi, dans la relation, se creuse ce que j'appellerais un espace sans attente, libéré de la pression du résultat immédiat. Et cet espace sans attente, qui lie deux pauvretés, qui réunit deux pauvretés, c'est très exactement l'espace de la coopération. Je crois que c'est à cette attente pressante, profonde, grave, qui est notre attente à tous, cette attente d'un espace sans attente, que pourrait répondre un management de la coopération.

Retour sur le colloque Entreprises

"La coopération, stade ultime des organisations ?"



Quand le sport a des choses à nous dire sur nos fonctionnements d'équipe... Pierre Mignoni, entraîneur du LOU et le président Yann Roubert, étaient les invités surprise de ce colloque.

Les 17 et 18 janvier derniers, Le Collège Supérieur a organisé, en partenariat avec PLEINS TALENTS, un colloque sur les relations de coopération au sein de l'entreprise.

Plus de 100 personnes ont participé à l'événement : des dirigeants, des DRH, des entrepreneurs et les étudiants du Master de Management MADE iN Sainte-Marie Lyon.

Ouvert par François Morinière sur le thème "Coopération et concurrence", ce colloque a permis de prendre la mesure des nouvelles aspirations de monde de l'entreprise et de la nécessité d'y répondre en instaurant des relations de coopération.

Pour réécouter les conférences en replay, rendez-vous sur : www.replay.collegesuperieur.com

Lancement de la nouvelle offre Entreprises : le 8 octobre 2018 !

Cette année, notre Commission Entreprise a planché sur une complète redéfinition de l'offre Entreprise du Collège Supérieur. C'est à partir de l'identification d'une tension, entre besoin de sens et exigence de performance, que le Collège proposera, dès la rentrée, une démarche unique d'accompagnement. La philosophie, qui permet de penser les paradoxes, prend en charge cette tension. C'est par le dialogue qu'elle opère un changement de regard et qu'elle peut créer, en lien avec les équipes et avec un consultant, les conditions d'un surcroît de sens et de coopération.

Rendez-vous le 8 octobre (lieu à déterminer) pour le lancement de l'offre ! Inscription auprès de Charlotte Roy : communication@collegesuperieur.com

L'art de coopérer. Manager l'entreprise de demain
les Actes du colloque



En vente en librairie et au Collège Supérieur (14,90€)
contact@collegesuperieur.com

Nous remercions les fondations et les entreprises mécènes grâce à qui nous avons pu organiser ce colloque :

Fondation des Maristes de Puylata
Fondation Saint-Irénée
PETZL
Groupe SEB
Mutuelle Saint-Christophe
Cabinet Requet-Chabanel
Groupe Labruyère
Groupe SODIAAL Union

Et nos partenaires pour leur soutien :

MADE iN Sainte-Marie
Domaine Lyon Saint-Joseph
Entretiens de Valpré

RENTRÉE 2018

Conférence de Chantal Delsol " Vivre dans la vérité"

Mercredi 19 septembre 2018, 20h



En ouverture de notre événement de 3 mois consacré à Alexandre Soljenitsyne

"Vivre sans mentir" : la revendication d'un écrivain libre, Alexandre Soljenitsyne, l'auteur de *L'Archipel du Goulag* dont nous fêtons le centième anniversaire de la naissance.

Chantal Delsol nous éclaire sur cette nécessité qu'adresse l'auteur russe à ses contemporains et sur sa résonance dans notre culture et notre aujourd'hui.

À 20h au Collège Supérieur

Réservation conseillée sur www.collegesuperieur.com

Tarifs : 9€ / 5€ étudiants / Gratuit pour les détenteurs d'un Pass illimité

Exposition : "L'Archipel du Goulag, un séisme littéraire"

Du 5 novembre au 19 décembre 2018

Une invitation à découvrir la genèse, la création et la publication de cette œuvre-somme de l'écrivain et l'onde de choc qui a suivi en Occident et en Russie.

Entrée libre : du lundi au vendredi de 10h à 18h ; le samedi de 10h à 12h.



CET ÉTÉ, PASCAL DAVID VOUS PROPOSE DE REDÉCOUVRIR LES RESSOURCES DU CHRISTIANISME

Que faire de notre héritage chrétien ? Si l'Europe est en panne

d'idéal et ne se construit plus, n'est-ce pas parce que nous n'assumons plus notre tradition chrétienne ?

François Jullien a construit une œuvre philosophique originale en circulant entre les cultures de Chine et d'Europe. Dans ce petit livre, il invite à explorer les ressources qui nous viennent du christianisme et, en particulier, de l'évangile de Jean. Que ce soit une nouvelle pensée de l'événement et de l'existence, du sujet qui n'est pas prisonnier

du monde et de ses rapports de force (« Ma royauté n'est pas de ce monde »), il y a dans Jean des ressources fécondes pour apprendre à vivre. « Celui qui aime sa vie la perd et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie qui ne meurt pas. » Mais ce n'est pas le même mot grec qui dit cette vie que l'on perd et celle qui ne meurt pas. Ce livre important nous permet de lire à nouveau et autrement l'Évangile.

François Jullien, *Ressources du christianisme*, mais sans y entrer par la foi, L'Herne, 2018, 128 p., 8,5 €